

Introduction

**Catherine Flepp, Nadia Mékouar-
Hertzberg, Michèle Soriano**

*Université de Valenciennes, Université de Pau et des Pays
de l'Adour, Université Toulouse-Jean Jaurès*

Dans ce numéro 13 de la revue *Iberic@l*, nous proposons de réfléchir sur les textes théoriques et sur les créations littéraires et artistiques des mondes hispanophones et lusophones, qui prennent en compte le concept de genre. L'enjeu est d'importance : alors que les études de genre font désormais « autorité » ou, tout au moins, sont admises dans le champ académique, l'on constate que les textes de ces territoires sont relativement peu présents. Ce défaut de visibilité est sans nul doute préjudiciable. Même s'il ne correspond probablement pas à une méconnaissance volontaire, il peut être considéré comme la manifestation d'une asymétrie certaine dans la circulation des savoirs. L'objectif de ce numéro consacré au genre dans les mondes hispanophones et lusophones est donc de mettre en lumière ces textes et de contribuer à élargir l'éventail de références permettant d'alimenter les réflexions sur le genre dans divers secteurs des sciences humaines et des humanités.

À cette occasion, nous considérons dans quelle mesure ces productions contemporaines dialoguent avec certaines références devenues « canoniques » des études de genre ; dans quelle mesure elles les assimilent, les adaptent, les renouvellent. Nous souhaitons explorer une partie de ce que Claudia de Lima Costa appelle le « trafic de théories » (2014) dans sa réflexion sur la traduction culturelle et le genre. Il importera également d'évaluer comment ces productions produisent une pensée en prise avec les spécificités et le contexte des territoires desquels elle émerge, mais assez puissamment structurée pour contribuer à fonder et étayer la richesse du concept de genre et ses potentialités herméneutiques.

Dissocier ces textes théoriques des créations littéraires et artistiques serait par trop artificiel et constituerait une erreur méthodologique profonde. Ce potentiel épistémologique de la littérature, des études littéraires et culturelles est signalé avec justesse par Marie-Hélène Bourcier (2014). Parfois implicite, souvent contradictoire, il n'est pas seulement en amont des textes et des créations. Échappant à l'ordre du concept ou du conceptualisé, les créations peuvent également être

génératrices de renouvellement théorique : c'est la raison pour laquelle, nous avons choisi de ne pas dissocier les textes portant sur les implications théoriques du concept de genre des textes centrés sur les imaginaires des créations en lien avec les problématiques du genre.

Ce numéro d'Iberic@l est constitué de trois sections principales en fonction des aires géographiques, linguistiques et culturelles traitées. Naturellement, ces trois sections dialoguent et interagissent au travers de thématiques qui se croisent et s'enrichissent les unes les autres. Cependant, il nous a paru important de maintenir cette partition afin de mieux cerner les enjeux de la circulation de ces courants de pensée et de ces créations.

1 - Mondes hispanophones : l'Amérique latine

Le mouvement féministe des années 60-70 fut stimulé par les pratiques critiques et solidaires qui ont essaimé pendant les événements de mai 68 et par une nécessaire critique de la « sursexualisation en politique¹ » observée pendant cette même période. Il s'est structuré autour de la lutte pour le droit à l'avortement, la lecture de Simone de Beauvoir et à partir d'actes symboliques qui ont marqué une rupture : le dépôt de gerbe à la femme du soldat inconnu le 26 août 1970, le « manifeste des 343 » publié le 5 avril 1971. Défini dans un contexte de contestation des rapports d'autorité, il a imposé la reconnaissance d'une « double question, politique dans le savoir, épistémologique dans le politique ; de manière à brouiller une prétendue distinction entre connaissance et engagement ; de manière à souligner d'autant l'interpénétration des deux² ».

Ce mouvement, que l'on désignera ensuite en tant que « deuxième vague » du féminisme, a amorcé, sur la base des groupes de conscientisation, un questionnement épistémologique qui a traversé les cadres disciplinaires. En France, les travaux en sociologie (Colette Guillaumin, Christine Delphy), anthropologie (Nicole Claude Mathieu), philosophie (Geneviève Fraisse, Michèle Le Dœuff, Eleni Varikas), histoire (Michèle Perrot, Joan W. Scott), littérature (Monique Wittig, Hélène Cixous, Christine Planté), théories critiques (Luce Irigaray, Julia Kristeva)³ ont inauguré une épistémologie féministe qui anime les travaux actuels. Comme le rappelle Teresa de Lauretis, ce mouvement politique d'émancipation d'envergure internationale fut à l'origine des études sur les femmes puis, dans une dynamique constante de questionnement radical, des études de genre⁴. Les cadres hégémoniques tendaient alors, et tendent encore, à limiter l'impact des remises en question de l'ordre social et symbolique en maintenant l'idée d'une « différence des sexes » en tant que donnée naturelle dont il importerait de « corriger » les conséquences. Ceci équivaut à nier cette différence en tant que produit d'un système de différenciation, de hiérarchisation et d'exploitation, dont le marqueur serait

1 LE DOEUFF, Michèle, « Souvenirs singuliers des années 68, etc. », *Sens public* [en ligne], 02/2009, <http://www.sens-public.org/article.php3?id_article=625>.

2 FRAISSE, Geneviève, « Vingt ans en 68 », *Sens public* [en ligne], 02/2009, <<http://www.sens-public.org/spip.php?article626>>.

3 La liste des noms qui importent serait beaucoup plus longue, seules quelques références emblématiques sont mentionnées.

4 LAURETIS, Teresa de, « Género y teoría queer », *Mora* [en línea], 21/2015, <<http://revistascientificas.filo.uba.ar/index.php/mora/issue/view/220/showToc>>.

le « sexe » – au même titre que le marqueur des rapports de « race » est la « couleur » de l'épiderme⁵. Les savoirs disciplinaires ont alors considéré qu'il s'agissait seulement de réintroduire les « femmes oubliées » en tant que variable sociologique et anthropologique, actrices dans l'histoire, autrices en philosophie, sciences humaines et sociales, littérature, ou artistes⁶. Néanmoins les enjeux étaient autres, ni corriger les méprises ni condamner le mépris. Les études de genre qui se sont substituées aux études sur les femmes ont tenté de réimplanter la notion de système d'oppression, en particulier avec l'article devenu classique de l'anthropologue Gayle Rubin⁷. Rapidement, cependant, le « genre » devint à son tour la question des « femmes »⁸, alors que parallèlement des féministes afro-américaines, des *latinas*, des indiennes, des africaines, des lesbiennes ont porté des voix dissidentes qui ont rendu à la notion de « genre » toute sa complexité de rapport social dans lequel sont imbriquées et se superposent les hiérarchies et les oppressions liées à la classe, à la « race » et à l'hétéronormativité⁹.

On peut observer une tension permanente entre deux orientations. D'une part, un mouvement d'institutionnalisation, nécessaire à la circulation et à la valorisation des travaux et des productions, qui opère cependant une re-naturalisation des rapports sociaux de sexe, autrement dit, qui réinstalle la question des « femmes » dans une perspective trans-historique et referme ainsi le champ sur une lecture particulariste des questions traitées¹⁰. Et d'autre part, une tout aussi nécessaire réouverture du mouvement féministe par des fronts de lutte et des polémiques multiples, qui traversent les cadres disciplinaires et locaux, et les mettent à l'épreuve. À l'homogénéisation des savoirs qu'engendre leur inscription institutionnelle répondent des processus centrifuges qui instaurent des intersections et des connexions nouvelles.

Revenant sur les résistances qu'ont connues les études de genre en France, les historiennes insistent sur certains obstacles : un « unique récit national », une « conception abstraite (et implicitement masculine) de l'universel en France » et une formation disciplinaire assez rigide. Les contrastes liés aux différentes cultures institutionnelles sont mis en évidence en ce qui concerne les champs français et états-unis, alors que les avancées apparaissent en partie associées à la circulation internationale des débats¹¹, qui assure une large part des questionnements critiques dynamisant les études de genre.

5 GUILLAUMIN, Colette, *Sexe, race et pratiques du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté femmes, 1992 ; réédité aux éditions iXe, 2016.

6 POLLOCK, Griselda, « Des canons et des guerres culturelles », *Cahiers du Genre*, vol. 43, n° 2, 2007, p. 45-69.

7 RUBIN, Gayle, « The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex », in *Toward an Anthropology of Women*, Rayna Reiter (ed.), New York, Monthly Review Press (1975). Traduction française : Gayle Rubin, « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, n° 7, 1998, p. 3-81.

8 LAURETIS, Teresa de, « Género y teoría queer », *op. cit.*

9 FALQUET, Jules, « Déclaration du Combahee River Collective », *Les cahiers du CEDREF*, n° 14, 2006, p. 53-67 ; Gloria E Anzaldúa, *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987 ; Chandra Talpade Mohanty, Anne Russo, M. Lourdes Torres, *Third World Women and the Politics of Feminism*, Indiana University Press, 1991 (pour ne citer que quelques-uns des exemples les plus marquants).

10 « Or, un domaine de savoirs qui n'est pas confronté à d'autres regards, qui n'est pas discuté, qui n'est pas transmis, a du mal à se développer » indique Françoise Thébaud dans : Laura Lee Downs ; Rebecca Roger ; Françoise Thébaud, « Gender studies et études de genre : le gap », *Travail, genre et sociétés*, vol. 28, n° 2, 2012, p. 153.

11 *Ibid.*, p. 154-155 et 158.

D'autres circulations sont en jeu dans ce dossier, qui mettent en évidence l'asymétrie que signale Françoise Thébaud dans les dialogues entre la France et les USA : « Ce qui est problématique, ce sont les questions de langue et de traductions. Il y a des travaux américains traduits en français, notamment ceux de spécialistes américaines de l'histoire de France. En revanche, l'inverse n'est pas vrai et peu de travaux français sont traduits¹² ». Indirectement est signalé ici, dans le domaine des recherches en histoire, ce que dénonce plus largement Claudia de Lima Costa concernant la circulation des savoirs. Comment contourner le privilège de la langue anglaise dont l'impact est renforcé par les pratiques de citation et de classement des revues internationales qui déterminent le classement des auteurs et autrices et par conséquent impactent les budgets alloués aux recherches et à leur diffusion ? Ou encore : « comment est-il possible d'échapper à ces économies épistémologiques qui ont institutionnalisé les centres universitaires anglophiles en tant que structure d'intelligibilité pour la théorie et, plus spécifiquement, pour la théorie féministe¹³ ? »

Si pour les chercheuses latino-américaines l'enjeu évident est la décolonisation des savoirs, celle-ci est déjà à l'œuvre dans les effets de déplacement, re-contextualisation et réappropriation que produisent les traductions et les commentaires critiques qui les accompagnent. Cependant, il importe aussi de remettre en circulation ces commentaires et ces débats. Or ces retours n'accèdent que rarement à la *lingua franca* universitaire et leur absence ou invisibilité fait obstacle à l'articulation de féminismes transnationaux et à la construction d'épistémologies alternatives¹⁴. C'est donc un détour par ces retours que nous proposons dans ce dossier, en marge des « économies épistémologiques » sans doute, mais peut-être au cœur des contradictions qui font notre actualité et que les travaux de nos collègues hispanophones et lusophones nous invitent à penser à partir d'un renouvellement de nos perspectives critiques.

La diversité des perspectives pratiquées dans les féminismes latino-américains est mise en évidence dans les quatre contributions qui leur sont consacrées et qui, bien évidemment, ne représentent qu'une part limitée des questionnements en jeu. Nous ne prétendons ni rendre compte des tendances majeures ni tracer des lignes de force à partir de ces quatre articles. Chacun d'eux se propose de présenter et discuter les travaux d'une des figures du féminisme actuel avec laquelle la contributrice dialogue. La réflexion se fonde en outre sur un projet d'anthologie du féminisme latino-américain en traduction française en cours de réalisation. Ainsi les positions représentées sont issues de cette expérience de double contextualisation de la pensée qu'exige la traduction.

Pour Mercedes Ortega, qui travaille en Colombie, l'expérience du dialogue est fondatrice puisqu'elle commence à partir de sa trajectoire personnelle. Sa réflexion envisage les féminismes d'Amérique latine et des Caraïbes dans leurs rapports avec les féminismes occidentaux. Elle analyse les propositions du féminisme décolonial, en particulier les travaux d'Ochy Curiel et, depuis cette perspective, elle rend compte de la circulation asymétrique des savoirs que nous venons d'évoquer. À la fois elle souligne que l'élaboration de cette position est engagée dans de multiples débats : avec le féminisme post-colonial, les études post-coloniales et les critiques latino-américaines à la colonialité

12 *Ibid.*, p. 165.

13 « Como é possível escapar destas economias epistemológicas que institucionalizaram os centros acadêmicos anglófilos como estrutura da inteligibilidade para a teoria e, mais especificamente, para a teoria feminista? ». Claudia de Lima Costa ; Sonia E. Álvarez, « A circulação das teorias feministas e os desafios da tradução », *Estudos Feministas*, Florianópolis, 21(2), maio-agosto/2013, p. 582.

14 *Ibid.*, p. 584.

du pouvoir et du savoir. Parallèlement, elle inscrit son questionnement dans une circulation en devenir de la pensée caribéenne, les détours et les retours dont elle souligne la portée épistémologique. Son parcours critique suggère qu'un dialogue symétrique est nécessaire et que l'une des conditions de cette symétrie est l'explicitation des positions d'énonciation.

C'est à partir de la traduction en tant que pratique inscrite dans des rapports de pouvoir que Lola Sánchez examine les propositions des théoriciennes latino-américaines. Revenant sur les travaux précurseurs de Niranjana et Spivak, elle indique que les effets d'homogénéisation qu'engendrent les traductions relèvent d'une *violence épistémique* que dénonce le féminisme décolonial. Avec Nelly Richard, elle met en évidence les processus complexes des politiques de traduction qui re-fonctionnalisent certains débats pour transformer les rapports de savoir/pouvoir. La notion de « trafic de théorie » exposée par Claudia de Lima Costa la conduit à analyser les dispositifs d'énonciation formels, matériels et institutionnels qui régissent ces circulations et opèrent des diffractions. À la fois, ces déviations sont revendiquées pour les généalogies et les cartographies alternatives qu'elles sont susceptibles d'engendrer lorsque les traductions sont engagées dans la mise en évidence de leur positionnement et des négociations qui le structurent.

Dédié à l'œuvre théorico-fictionnelle de Valeria Flores, l'article de Thérèse Courau explore la critique du sujet du féminisme que l'artiste argentine opère. Les textes de Flores sont lus dans le contexte des politiques identitaires portées par les pensées post-coloniale et *queer*. Insistant sur leur nécessaire contingence, elle articule les stratégies mises en œuvre aux luttes politiques des subcultures lesbiennes et gay argentines, dans un contexte de restauration des droits humains et de revendication des mémoires dissidentes. Si les avancées juridiques sont saluées, dans la « diversité sexuelle » promue par le cadre institutionnel apparaît le risque de suspendre le dynamisme critique des fictions identitaires. L'analyse d'une performance de Flores montre les enjeux de l'artivisme et des figures conceptuelles incarnées qui mettent en scène la co-construction collective d'un corps *lesbien* au moyen de la déconstruction des protocoles, discours et pratiques qui configurent les corps *straight*.

La contribution de Michèle Soriano expose certaines propositions de María Luisa Femenías, philosophe argentine qui s'est elle-même efforcée de faire circuler le féminisme latino-américain au moyen d'une anthologie en trois volumes¹⁵. Reconstituant une partie des dialogues complexes qui construisent sa pensée, l'étude indique comment sont mises en perspective les thèses européennes et états-uniennes à partir des positions théoriques et des réalités latino-américaines. Les notions de sujet, d'identité et de métissage sont examinées pour l'éclairage nouveau qu'elles projettent sur les polémiques des années 90-2000 à propos du « genre », ainsi que sur les tensions actuelles autour du sujet du féminisme dans le contexte de l'universalisme français confronté aux réalités multiculturelles.

15 FEMENIAS, María Luisa (comp.), *Perfiles del feminismo Iberoamericano/ 1*, Buenos Aires, Catálogos, 2002 ; *Perfiles del feminismo Iberoamericano/ 2*, Buenos Aires, Catálogos, 2005 ; *Perfiles del feminismo Iberoamericano/ 3*, Buenos Aires, Catálogos, 2007.

II - Mondes hispanophones : l'Espagne

Le « genre » comme catégorie d'analyse et objet d'étude est une affaire entendue en Espagne, du moins dans la même mesure que dans le reste de l'Europe. Sorti de sa confidentialité, il fait désormais partie de son horizon académique, culturel et sociétal. Mais y résonne-t-il de la même façon ? Comment s'y exprime-t-il ? Quelle est la réception du concept de genre tel qu'il s'est défini hors de l'Espagne ? À rebours, quelle utilisation et quelle réception sont faites du concept de genre tel qu'il est façonné par les discours théoriques hispaniques ou par les imaginaires que mettent en place les créations ? Comment s'opère la circulation de ces théories et de ces pratiques ?

Les réflexions centrées sur l'Espagne s'articulent prioritairement à ces questions. Questions rhétoriques s'il en est : alors même que les productions hispaniques sur le concept de genre et/ou utilisant l'outil genre, sont nombreuses et fournies, l'on constate qu'elles manquent de visibilité au sein des études de genre : s'il était une « République mondiale du genre » – mais nous n'en sommes pas encore là – nous pourrions dire, à l'instar du remarquable ouvrage de Pascale Casanova, que le « genre » tel qu'il est conçu dans les courants de pensée et les créations espagnoles, ne fait pas référence et que les « instances consacrantes » ne lui sont guère favorables¹⁶. Les raisons de cette relative absence, à tout le moins de cette discrète présence sont multiples sans aucun doute, injustifiées très certainement : ce n'est pas véritablement l'objet d'investigation de cet ensemble de réflexions. Ce que l'on peut constater c'est que cette relative discrétion a pour corrélat et comme pour contrepoids une « attitude réflexe » de mobilisation des références anglo-saxonnes, et, dans une moindre mesure, françaises : deux espaces culturels, il est vrai, fortement impliqués dans la réflexion féministe et/ou dans les études de genre. Or, outre que le mode « réflexe » en matière de pensée et d'analyse est répréhensible, cette dissymétrie entre en fondamentale contradiction avec le fonctionnement intrinsèque du « genre » comme outil de pensée et d'investigation : en tant que tel, le concept de « genre » nous invite à explorer marges et périphéries. Se pourrait-il qu'il devienne un outil « excluant » dans les pratiques auxquelles il donne lieu ?

L'asymétrie constatée ci-dessus ne peut pourtant pas s'expliquer d'un point de vue numérique. En Espagne, nombreux sont les ouvrages, articles, essais, créations qui utilisent le concept de genre, mais aussi qui le conçoivent comme objet d'étude dont il convient de capter les contours. Les deux démarches sont d'ailleurs conjointes puisque le pratiquant, ils le définissent et, le définissant, ils le pratiquent.

Sur le plan académique en particulier, les études actuelles conjuguent fréquemment approches des pensées féministes et approches des études de genre, démarche herméneutique qui laisse apparaître « en creux » la forte articulation, le principe de continuité entre féminismes et études de genre et, finalement, la faible emprise, pour le cas de l'Espagne, des traditionnelles lignes de fracture entre différentes mouvances des féminismes. Non que ces lignes de fractures soient absentes, mais qu'elles ne fassent pas division. L'on peut poser l'hypothèse qu'il s'agit là d'une « marque de fabrique » du genre en Espagne, très imbriqué dans les réflexions et les actions féministes. Dans *Feminismo en el mundo global*, d'Amelia Valcárcel, le chapitre « Hablemos de género » est assez symptomatique de cette continuité : « Ahora bien, pudiera ser que, porque precisamente el feminismo ha tenido fuertes

¹⁶ CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Point Seuil, 1999, p. 37 et p. 190.

enemigos, hubiera tenido que travestirse y tomar otros nombres para ser aceptado. Encuentro que bastantes investigaciones “de género” son en realidad filosofía política, social y moral feminista¹⁷ ». De façon plus générale dans cet ouvrage, le genre est à la fois considéré comme un outil de rupture véritablement épistémologique – celui-là même qui a permis de désolidariser la dyade sexe/genre, mais aussi d’enrayer une machine théorique produisant un savoir neutre et universel – et comme l’élément d’un tout, la « page d’un agenda » :

La agenda feminista es ahora global. En cada parte del planeta está abierta por páginas distintas, pero está abierta. En algunos lugares todavía la agenda de la primera ola, la libertad en la elección de estado y la educación elemental, es la prioritaria; en otros, es la de la segunda ola: la plenitud de los derechos educativos y los políticos. Por último, y en los países de cabecera, la agenda de la tercera ola, de los derechos sexuales-reproductivos y la paridad, es la agenda viva y abierta. Todas sus páginas remiten al mismo marco interpretativo: la igualdad en la ciudadanía y el disfrute de las libertades¹⁸.

Actuellement, transféminisme et mouvements post-pornographiques se situent dans la même continuité. Même s’ils constituent des nœuds de conflits théoriques avec féminismes espagnols, ils s’insèrent dans une dynamique continue d’appropriation conceptuelle tout en inventant des pratiques alternatives agissant sur le territoire espagnol. Les enquêtes minutieuses et les analyses de Karine Berges illustrent parfaitement cette tendance :

Laboratoire expérimental et performatif, espace de discussions et de débats, le festival *Octubre Trans*, qui a lieu depuis quatre ans dans le quartier populaire de Lavapiés à Madrid, mais également à Barcelone et au Pays Basque, est emblématique de la vitalité de ce courant et de sa récente visibilité. Il est organisé par plusieurs collectifs, dont la *Pandi Trans* un collectif de personnes trans fondé en octobre 2011, avec pour objectif de générer une réflexion-action autour des identités et des corps, « dans une perspective d’*empowerment* transféministe, autonome et anticapitaliste¹⁹ ».

Autre ouvrage de référence actuel illustrant la diversité des textes qui mobilisent le concept de genre : l’*Antología del pensamiento feminista español*, remarquable en ce que ses auteures prennent garde de ne pas isoler les textes théoriques des textes de création²⁰ : cette mixité renvoie directement à ce qui est au cœur du concept de « genre », dont les limites se jouent des genres et rendent indécidables ou poreuses les frontières entre fiction et essai, entre théorie et pratique. Les « capacités théoriciennes de la littérature » s’en trouvent révélées, les textes apparaissant comme générateurs de

17 VALCARCEL, Amelia, *Feminismo en el mundo global*, Madrid, Cátedra, 2008, p. 150.

18 *Ibid.*, p. 154.

19 BERGES, Karine, « Les féminismes dans l’Espagne d’aujourd’hui », in *Contester en Espagne. Crise démocratique et mouvements sociaux*, Alicia Fernández García et Mathieu Petithomme (dir.), Paris, Demopolis, 2016, p. 111.

20 JOHNSON, Roberta ; Maite Zubiaurre, *Antología del pensamiento feminista español, 1726-2011*, Madrid, Cátedra, 2012.

virtualités de développements conceptuels et de renouvellement théorique. Se trouvent ainsi côte à côte les textes de Rosa Montero et d'Alicia Puleo, de Montserrat Roig et d'Amelia Valcárcel, de Maria Zambrano et de Lidia Falcón. Dans cette anthologie, le concept de genre apparaît également à la fois comme élément de rupture herméneutique et comme marque de continuité des pensées féministes. Mais le trait le plus saillant que font ressortir les textes réunis est bien la grande force heuristique du genre. Permettant de décentrer le regard, ou de le dévoiler comme regard exclusivement androcentrique, il a constamment pour cible cet invariant qui consiste à rendre naturel ce qui est culturel et à se servir de l'artifice du déterminisme biologique comme principe légitimateur de relations hiérarchiques entre le féminin et le masculin.

Naturellement, le concept de genre s'imposant progressivement comme outil ouvrant de nouvelles perspectives, il est largement mis à contribution. De remarquables ouvrages, collectant des visions et des divisions sexuées du monde ont vu le jour ces dernières décennies. Songeons, à titre d'exemple, aux travaux de Mary Nash, de Rosa María Capel Martínez, en histoire, à ceux de Nieves Muriel García, Iris Závala, María del Mar López Cabrales, Beatriz Suárez Briones en littérature, Celia Amorós, Alicia Puleo en philosophie, etc. Le compte n'y est pas, tant s'en faut. Mais tous ces textes – et l'immensité de ceux que l'on n'a pas cités – sont marqués par une double caractéristique : un objectif compensatoire, destiné à réhabiliter, réactiver des textes, œuvres, actions, inventions, engagements de femmes oubliés ou tus dans le contexte d'une culture androcentrique ; un objectif (un devoir ?) d'engagement, s'appuyant sur cette idée que le concept de genre, comme le souligne opportunément A. Puleo, est indissociable de « relations concrètes », d'une distribution de rôles et de fonctions de pouvoir expérimentées ou susceptibles de l'être. C'est un concept « politique » en ce sens :

El estudio de la conceptualización del género en la filosofía sería una parte del análisis de lo que Colette Guillaumin ha llamado la «faz simbólica de las relaciones concretas». Las relaciones de poder concretas, la distribución de los roles y del estatus en nuestra sociedad tienen una faz simbólica, discursos que las justifican y retroalimentan. El discurso filosófico forma parte sustancial de la red de relaciones de poder²¹.

Cet engagement, consubstantiel au genre, on le trouve dans des ouvrages aussi divers que ceux d'Alicia Puleo, *Ecofeminismo para otro mundo posible*, d'Amelia Valcárcel, *Feminismo en el mundo global*, de Paul Preciado, *Manifiesto contrasexual*, de Celia Amorós, *Salomón no era sabio*, etc.

Pour ce qui est du cas de l'Espagne, l'étude de quelques exemples de discours théoriques mobilisant le concept de genre ou de créations se situant dans ce sillage théorique se fait dans une perspective que l'on pourrait qualifier à la fois de compensatoire (compenser « les oublis de l'histoire ») et d'exploratoire (valoriser les pensées et les imaginaires du genre émergents). Ils mettent au centre de la réflexion des figures et des textes qui utilisent – en même temps qu'ils le façonnent – le concept de genre pour comprendre les mécanismes conduisant à des organisations sociales excluantes et pour proposer des alternatives, souvent indissociables de pratiques discursives innovantes.

21 PULEO, Alicia, *El reto de la igualdad de género. Nuevas perspectivas en ética y filosofía política*, Barcelona, Biblioteca Nueva, 2008, p. 25.

C. Lavail nous révèle l'ampleur, la complexité et, parfois, les contradictions des analyses de Margarita Nelken : établissant d'ores et déjà, notamment dans son ouvrage *La condición social de la mujer en España* une distinction entre le « biologique » et le « social », entre la nature et la culture, M. Nelken est celle qui joint la parole (et une pensée du genre avant la lettre) à l'action, se situant ainsi à la fois dans la pré-théorie – dans la « préhistoire » – de ce que sera le genre et dans la « post-théorie », s'attachant à tirer des conséquences pratiques et programmatiques de ses analyses sur les femmes espagnoles contemporaines.

C'est finalement le même principe d'interaction entre pratique et théorie qui prévaut dans la réception qui est faite du discours de Judith Butler par les théoricien.ne.s et les activistes féministes, *queer* et transféministes. Elvira Burgos approfondit ainsi le fonctionnement du concept de genre élaboré par J. Butler, notamment dans ses dimensions performatives. Elle analyse la réception qui en est faite par divers.e.s philosophes et spécialistes de la philosophie espagnole : Celia Amorós, Patricia Soley-Beltran, Leticia Sabsay, Paul Preciado, Martín Mauro Rucovski, etc. L'on perçoit combien le concept de « genre », la notion de « sujet performatif », le principe du corps/langage peuvent s'infléchir en fonction des contextes socioculturels et de la mise en œuvre de la dyade théorie/pratique pour contester les normes de genre, de sexe et de sexualité les plus hégémoniques.

Meri Torras illustre également la dimension pratique et théorique du genre en se centrant sur les liens entre féminisme académique et féminisme activiste. Elle montre que le féminisme académique et universitaire ne peut que s'enrichir des apports de toutes les expériences nouvelles qui font du corps un véritable « champ de bataille ». À Barcelone, le dialogue particulièrement fécond entre des voix latino-américaines (Diego Falconi, Lucía Egaña) et hispaniques a joué un rôle déterminant dans la nouvelle inflexion du féminisme. Plaçant au cœur de sa pensée le ressentiment, Diego Falconi revisite le topos de la « légende noire espagnole » dans son approche du *queer*, le *queer* étant, comme on sait, étroitement lié à toutes les formes d'injustice sociale. Lucía Egaña développe, quant à elle, sa *metodología postpornográfica* qui lui permet de réécrire son expérience au sein des nombreuses manifestations qui émergent sur la scène catalane depuis 2003. Les généalogies de l'échec et de l'erreur définies par sa pratique artistique et activiste rendent possibles d'autres réappropriations des corps et dynamitent le milieu académique.

Deux articles viennent clore cette section en mettant en lumière les complexités et l'inventivité des textes théoriques et des créations actuelles sur le plan hispanique.

La pensée transféministe développée par Paul Preciado fait l'objet d'une lecture attentive de Maider Tornos Urzainki, notamment autour de la question des sociétés « pharmacopornographiques ». Les nouvelles techniques, les nouveaux dispositifs qui permettent de contrôler les corps ne sont ni plus ni moins que de nouvelles stratégies confirmant que le corps est une fiction politique, une construction « technobioculturelle » éloignée de tout naturalisme biologique.

Dans son article qui retrace l'histoire du mouvement gay en Catalogne, Alberto Berzosa se penche plus particulièrement sur la production cinématographique du collectif Els 5 QK's, connu pour ses positionnements radicaux. Els 5 QK's a porté à l'écran le discours caché de la sexpolitique et formulé pour la première fois ce qui nourrit la théorie *queer*. Les productions de ce collectif, qui abordent la question des identités sous l'angle de leur composante biopolitique, montrent bien comment celles-ci se sont forgées selon une double dimension de jeu et de résistance, comme un défi aux dynamiques dominantes marquées par le franquisme. Leurs films offrent un vaste éventail identitaire

qui vise à railler les identités figées, en mettant l'accent sur les contradictions des étiquettes identitaires du système hétéro-patriarcal. Que ce soit par le recours au travesti qui constitue un modèle idéal de mise en évidence de ces contradictions de sexe et de genre, ou par le biais de formes hybrides et monstrueuses, les productions de Els 5 QK's reflètent les espoirs et les désirs dissidents de tous ceux pour qui l'horizon ultime du désir n'est autre que la fin des identités.

III - Mondes lusophones

Dans le contexte portugais, Alda Lentina s'intéresse à l'impact des questions de genre et des études sur les femmes ou féministes dans le monde académique et la littérature portugaise. À partir d'une étude de la réception de l'œuvre de l'écrivaine Agustina Bessa-Luís, elle démontre que les questions soulevées par la théorie du genre et le féminin/féminisme sont frappées d'une forme de « doxa culturelle » qui persiste encore aujourd'hui, mettant ainsi en lumière un profond androcentrisme lié au savoir. Malgré les indéniables avancées des études de genre dans les dernières décennies du XX^e siècle, le cas de l'auteure canonique Agustina Bessa-Luís (1922-) constitue un exemple frappant du refus généralisé de la critique, et de l'auteure elle-même, d'aborder son œuvre sous le prisme du genre et du féminin/féminisme, révélant une sorte de « neutralité universelle » bien visible dans le milieu académique portugais.

À son tour, Fabio Mario da Silva s'intéresse aux différentes caractéristiques du personnage de la Vierge Marie dans *Anunciações* (2016), de la poète et romancière portugaise Maria Teresa Horta, ouvrage à l'hybridité revendiquée qui revisite le passage biblique de l'Annonciation et envisage la relation amoureuse entre l'Archange Gabriel et la Vierge Marie d'une toute autre manière. Dans ce roman-poème, le *flirt* entre les deux figures soulève des problématiques diverses et révèle une Marie bien plus osée que celle proposée par le modèle biblique. Outre l'intérêt porté sur les différents jeux de séduction mis en place, Maria Teresa Horta interroge, dans cette représentation de la Vierge Immaculée, figure emblématique du monde occidental longtemps associée à l'image archaïque de la Déesse-Mère, les problématiques de genre ainsi que les fondements et contours du pouvoir patriarcal.

Fernando Cascais, l'un des pionniers de la théorie *queer* au Portugal, s'intéresse quant à lui à l'affaire du marquis de Valada évoquée dans des études qui se sont concentrées sur l'extraordinaire répercussion des innombrables caricatures que Rafael Bordalo Pinheiro lui a consacrées dans le troisième quart du XIX^e siècle. À cette documentation qui croise l'affaire Valada avec d'autres scandales ayant trait à l'homosexualité dans les hautes sphères de la société portugaise, l'auteur ajoute un pamphlet satyrique, *O fim do mundo! O julgamento da Rua de Traz no Tribunal da 5^a vara*, publié à Porto sous le pseudonyme de Dr. César Pensabundo et présenté comme un véritable jalon dans l'histoire de l'intrigue politique homophobe au Portugal. Ce pamphlet, exhumé par l'auteur, constitue par ailleurs un instrument remarquable d'effémination stigmatisante de l'homosexuel, attitude qui peuple l'imaginaire portugais, tout en contribuant de façon marquante au processus de construction de l'homosexualité moderne.

Centrée sur la cinématographie brésilienne, et plus particulièrement sur des films réalisés par des femmes entre les années 2002 et 2012, l'étude de Fernando Silva Teixeira Filho et d'Aline

Ariana Alcântara Anacleto Marchesan s'intéresse aux images de la femme dans certaines productions de l'époque et nous propose une réflexion sur les images traditionnelles et stéréotypées des forces patriarcales et sexistes ainsi que sur les différentes configurations qui les transgressent. L'analyse des films du corpus des auteurs montre que, quand bien même certains personnages de femme restent assignés aux rôles et pratiques configurés par le patriarcat, nombre de réalisatrices visent à surmonter l'image traditionnelle de la femme dans la société, en proposant des personnages féminins dissidents, subversifs, qui s'éloignent, d'une façon ou d'une autre, des schémas d'identité qui les réduisent à une manière unique d'être femme.